

# La vie d'une « madeleine de Proust »

## Ces choses qui nous sauve(garde)nt et nous menacent

par Noëlle DELBRASSINE

Petit-déjeuner philo de la Bibliothèque de Verviers<sup>1</sup>

### Introduction

Après la vie des jouets et celle des maisons, je vous invite à poursuivre ce cycle d'ateliers sur « la vie des choses » par le biais d'un étrange voyage en quête de ce que j'ai choisi d'appeler « ces choses qui nous sauve(garde)nt ou nous menacent » : à savoir, nos « madeleines de Proust » – ces objets, ces lieux, ces moments qui nous ramènent malgré nous dans un pan de passé oublié. Dit comme cela, notre programme semble abstrait. D'une certaine manière, il l'est, car ces choses qui nous sauve(garde)nt ou nous menacent me sont encore inconnues : nous n'avons pas les mêmes madeleines de Proust. C'est ensemble que nous allons en quelques sortes « remplir » le titre de cet atelier philo, le rendre concret. Avant de réfléchir à nos propres madeleines de Proust, j'aimerais néanmoins que nous revenions au texte original et superbe de Marcel Proust (1871-1922), un texte qui a fait entrer dans l'Histoire cet étrange sentiment du souvenir involontaire.

### Différents récits de madeleines de Proust :

#### La véritable madeleine de Proust

Le goût et l'odeur d'une madeleine, la sensation de sa pâte mouillée lorsqu'on la trempe dans le thé... et hop, voici que le narrateur de la *Recherche du temps perdu* (1914) replonge malgré lui dans un passé révolu : tel est le modèle originel, proustien, de cette singulière expérience de réminiscence [3min30] :

« Il y avait déjà bien des années que, de Combray, tout ce qui n'était pas le théâtre et le drame de mon coucher, n'existait plus pour moi, quand un jour d'hiver, comme je rentrais à la maison, ma mère, voyant que j'avais froid, me proposa de me faire prendre, contre mon habitude, un peu de thé. Je refusai d'abord et, je ne sais pourquoi, me ravisai. Elle envoya chercher un de ces gâteaux courts et dodus appelés Petites Madeleines qui semblent avoir été moulés dans la valve rainurée d'une coquille de Saint- Jacques. Et bientôt, machinalement, accablé par la morne journée et la perspective d'un triste lendemain, je portai à mes lèvres une cuillerée du thé où j'avais laissé s'amollir un morceau de madeleine. Mais à l'instant même où la gorgée mêlée des miettes du gâteau toucha mon palais, je tressaillis, attentif à ce qui se passait d'extraordinaire en moi. Un plaisir délicieux m'avait envahi, isolé, sans la notion de sa cause. Il m'avait aussitôt rendu les vicissitudes de la vie indifférentes, ses désastres inoffensifs, sa brièveté illusoire, de la même façon qu'opère l'amour, en me remplissant d'une essence précieuse: ou plutôt cette essence n'était pas en moi, elle était moi. J'avais cessé de me sentir médiocre, contingent, mortel. D'où avait pu me venir cette puissante joie ? Je sentais qu'elle était liée au goût du thé et du gâteau, mais qu'elle le dépassait infiniment, ne devait pas être de même nature. D'où venait-elle ? Que signifiait-elle ? Où l'appréhender ? (...) Et tout d'un coup le souvenir m'est apparu. Ce goût c'était celui du petit morceau de madeleine que le dimanche matin, à Combray (parce que ce jour-là je ne sortais pas avant l'heure de la messe), quand j'allais lui dire bonjour dans sa chambre, ma tante Léonie m'offrait après l'avoir trempé dans son infusion de thé ou de tilleul. La vue de la petite madeleine ne m'avait rien rappelé avant que je n'y eusse goûté ; peut-être parce que, en ayant souvent aperçu depuis, sans en manger, sur les tablettes des pâtisseries, leur image avait quitté ces jours de Combray pour se lier à d'autres plus récents ; peut-être parce que de ces souvenirs abandonnés si longtemps hors de la mémoire, rien ne survivait, tout s'était désagrégé ; les formes – et celle aussi du petit coquillage de pâtisserie, si grassement sensuel, sous son plissage sévère et dévot – s'étaient abolies, ou, ensommeillées, avaient perdu la force d'expansion qui leur eût permis de rejoindre la conscience. Mais, quand d'un passé ancien rien ne subsiste, après la mort des êtres, après la destruction des choses, seules, plus frêles mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles, l'odeur et la saveur restent encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir »<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Atelier de pratique philosophique présenté le 30 mars 2024 pour l'ASBL PhiloCité dans le cadre des "Petits-déjeuners philo" de la Bibliothèque de Verviers (cycle 2023-2024, "la vie des choses").

<sup>2</sup> M. PROUST, *Du côté de chez Swann*, Paris, Gallimard, 1988, 527 p.

Bien évidemment, je le disais en introduction, nous n'avons pas tous les mêmes madeleines de Proust. Nos souvenirs involontaires ne prennent pas tous racine dans une tasse de thé. La littérature nous fournit d'autres exemples de ces réminiscences accidentelles :

## La pervenche de Rousseau

Comme le dit une image amusante trouvée sur Internet à l'occasion de mes recherches : « Un botaniste ne dit pas *Madeleine de Proust* mais *Pervenche de Rousseau* », par exemple.

« Le premier jour que nous allâmes coucher aux Charmettes, Maman étoit en chaise à porteurs, et je la suivais à pied. Le chemin monte, elle étoit assez pesante, et craignant de trop fatiguer ses porteurs, elle voulut descendre à peu près à moitié chemin pour faire le reste à pied. En marchant elle vit quelque chose de bleu dans la haie et me dit : voilà de la pervenche encore en fleur. Je n'avois jamais vu de la pervenche, je ne me baissai pas pour l'examiner, et j'ai la vue trop courte pour distinguer à terre les plantes de ma hauteur. Je jetai seulement en passant un coup d'œil sur celle-là, et près de trente ans se sont passés sans que j'aie revu de la pervenche, ou que j'y aie fait attention. En 1764 étant à Cressier avec mon ami M. du Peyrou, nous montions une petite montagne au sommet de laquelle il a un joli salon qu'il appelle avec raison Bellevue. Je commençais alors d'herboriser un peu. En montant et regardant parmi les buissons je pousse un cri de joie : ah voilà de la pervenche; et c'en étoit en effet. Du Peyrou s'aperçut du transport, mais il en ignora la cause; il l'apprendra, je l'espère lorsqu'un jour il lira ceci »<sup>3</sup>.

Pour l'instant, n'analysons pas de trop près ces quelques extraits mais notons d'ores et déjà les proximités sensorielles et sentimentales entre les expériences de la pervenche chez Rousseau (relatée dans ses *Confessions* durant de la seconde moitié du 18<sup>ème</sup> siècle) et celle de la madeleine chez Proust (publiée au début du 20<sup>ème</sup> siècle, en 1914, dans sa *Recherche*). Sélectionnons encore une dernière « madeleine », ou devrais-je dire « une ratatouille », issue cette fois de la culture populaire et du cinéma d'animation.

## La ratatouille d'Anton Ego



Image : <https://knowyourmeme.com/photos/2098887-anton-egos-flashback><sup>4</sup>

### Exercice 1

#### À la recherche des madeleines [5min].

Avant que nous cherchions ensemble ce que ce type de phénomènes, désormais bien connu, peut nous apporter sur le plan philosophique, je vous propose de profiter de quelques minutes pour chercher vos propres madeleines de Proust, vos propres expériences de souvenir *involontaire*. Avez-vous le souvenir d'une telle expérience ? Quel était l'élément déclencheur de cette réminiscence involontaire et impromptue ? Une odeur, un goût, la vue ou l'ouïe d'un élément spécifique qui renvoie tout un pan de passé oublié en pleine figure ? Réfléchissez-y dans votre tête ou par écrit, l'objectif est d'avoir à l'esprit une certaine diversité d'expériences pour alimenter nos réflexions ultérieures. Rappelez-vous, le souvenir involontaire est, précisément, *involontaire*. Il revient à nous *malgré nous*, sans que nous aillions à sa recherche. Je ne vous demande donc pas de générer

<sup>3</sup> J.-J. ROUSSEAU, *Confessions*, Livre VI.

<sup>4</sup> Vidéo : [https://www.youtube.com/watch?v=ehgt9CUx0GU&t=121s&ab\\_channel=Cin%C3%A9Max](https://www.youtube.com/watch?v=ehgt9CUx0GU&t=121s&ab_channel=Cin%C3%A9Max) (consulté le 28/2/24).

de nouvelles madeleines de Proust sur le champ – ça ne se fait pas sur commande – pas plus que de lister des souvenirs chers que votre mémoire n’aurait jamais cessé de stocker. L’idée est plutôt de voir si vous vous souvenez d’une expérience similaire à celle de Proust, Rousseau ou Anton Ego, une expérience *inattendue* durant laquelle, au contact d’une « chose » spécifique, un morceau de passé oublié vous est restitué avec intensité, malgré vous, sans que vous ayez dû le chercher par vous-mêmes.

## Qu’en faire en philosophie ?

Le phénomène de la madeleine de Proust est au cœur de nombreuses recherches philosophiques sur la mémoire et sur l’identité. Que dire en effet de cette « mémoire malgré nous », qui nous ramène à une version de nous que bien souvent nous ne sommes plus vraiment ? Quel est ce revenant du passé qui vient hanter, plus ou moins agréablement, un pan de présent qui n’a rien demandé ? Nous allons nous pencher sur ces quelques questions dans les minutes qui suivent, par l’intermédiaire d’auteurs comme Jean-Paul Sartre, Marcel Proust (évidemment) mais aussi Roland Breeur, un philosophe belge de KU Leuven, qui permet de faire le pont entre les deux puisqu’il a consacré une bonne partie de sa carrière à relire Proust à l’aune de Sartre.

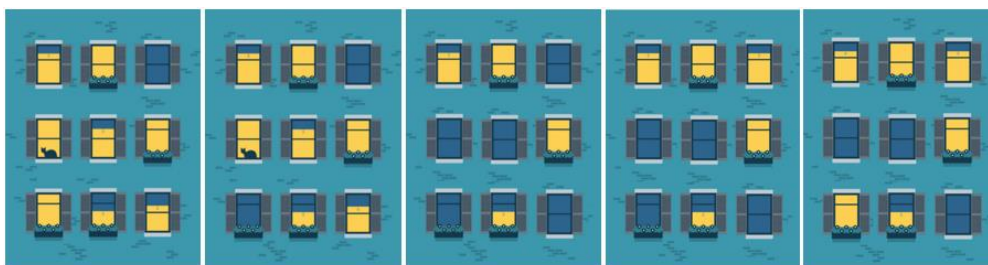
En guise d’introduction à ces pensées de l’identité, je vous propose de d’aborder deux métaphores pour désigner notre identité et les changements qui peuvent y advenir. C’est une conception moderne de l’identité – à l’opposé de la conception de l’identité classique de l’*in-dividu*, du *sub-jectum*<sup>5</sup> qui conçoit le « moi » (on parlait plutôt d’âme ou de nature humaine) comme une entité stable et immuable qu’il nous faut simplement dévoiler (image de la statue de Glaucus chez Platon et Rousseau). Nos deux images du « moi » moderne sont : d’une part, l’image du « moi » comme une série de fenêtres tantôt éclairées tantôt plongées dans l’obscurité ; d’autre part, l’image du « moi » comme ensemble de couches superposées (on parlera alors de « géologie du moi »). Nous allons le voir ensemble, les métaphores ont souvent le charme et l’utilité de rendre les choses plus visuelles, plus abordables. Mais elles ont bien évidemment leurs limites, que nous tenterons de dépasser dans un second temps, par le biais de la philosophie sartrienne.

## Deux images de l’identité

### *Le moi comme une série de fenêtres*

Roland Breeur reprend cette image du moi comme série de fenêtre à l’historien belge de la philosophie, Georges Poulet, qui employait cette métaphore pour la pensée de Pascal : George Poulet nous invite en effet à considérer le moi « comme “une série de fenêtres<sup>6</sup> qui se referment l’une après l’autre” »<sup>6</sup>. Dans ce contexte, le moi est la façade dans son ensemble, faite à la fois d’ombres et de lumières<sup>7</sup>.

Certaines lumières sont allumées, d’autres sont éteintes (1). De nouvelles s’éteindront (2). Plusieurs même (3). Des lumières inédites jailliront aussi dans la nuit (4). Et d’autres, autrefois allumées et depuis longtemps oubliées, ressurgiront peut-être de l’ombre pour nous éclairer à nouveau (5)...



Créateur : RLT. Images. | Crédits : Gettv Images (modifiées)

<sup>5</sup> S. FADABINI, « Proust, La démythification du mirage d’identité » in *Cahiers critiques de philosophie*, vol. 13, n°1, 2014, p. 171, extrait de M. CARBONE : « Proust nous force à liquider la supposée unité de l’étant que la pensée philosophique moderne avait posée sous toutes ces choses en tant que leur mesure et leur vérité, le sub-jectum, en nous montrant l’incessante modification, le fait de se découvrir "divisé" (dividuus) de l’individu, terme dont nous savons qu’il signifie, présomptueusement, "indivisible". Le statut du Narrateur proustien est donc celui d’un "dividuus" ».

<sup>6</sup> R. BREEUR, « Le sujet entre conscience et singularité » in *Klesis Revue philosophique*, 2011, n°20, p. 32.

<sup>7</sup> Cette image a une première limite : on ne sait déterminer si cette façade comprend d’entrée de jeu l’ensemble des fenêtres possibles (vision « déterministe » de l’existence impliquant une façade immense) ou si elle se construit au fil de nos expériences (vision « constructiviste » de l’existence impliquant une façade relativement réduite au départ, s’agrandissant sans cesse au cours de cette existence).

Reprenons en détails et tâchons de filer la métaphore :

- ✓ Les lumières allumées de la première image sont les pans « éveillés » de notre mémoire, ceux qui sont à disposition du sujet, ceux dont il est plutôt conscient. Ces zones de lumières dépendent de ce que Sartre appelle « le projet » de l'individu. Le projet, c'est le mouvement qui anime l'individu, ce qui le guide et le définit au moment présent. Jean-Pierre Boutinet nous dit que le projet est « une surface de projection des aspirations des individus »<sup>8</sup>. Il faut dire que nous sommes dans une philosophie existentialiste : je suis ce que je choisis d'être, j'existe comme projet et je suis celui ou celle qui choisit le projet par lequel j'entends me définir, les aspirations selon lesquelles j'ai envie de vivre et de me construire... C'est selon ces aspirations, selon ce projet, je me définirai plus comme ceci que comme cela. Dans l'image du soi comme immeuble aux multiples fenêtres, le projet, c'est la lumière aux étages qui importent, c'est ce qui est vif et vivant dans ma définition de moi-même, dans le projet selon lequel je me vis. Tout ce qui ne rentre pas dans ce projet demeure dans l'ombre, inutile, non mobilisé, « oublié ». Dans *L'Être et le Néant* (1943), Sartre écrit : « L'homme est d'abord un projet qui se vit subjectivement, au lieu d'être une mousse, une pourriture ou un chou-fleur [...] rien n'existe préalablement à ce projet ; (...) et l'homme sera d'abord ce qu'il aura projeté d'être »<sup>9</sup>. Pour le dire de façon un peu grossière, le projet, c'est la lumière à nos étages.
- ✓ Sur la seconde image, je vous le disais, une lumière s'est éteinte (en bas à gauche) : c'est que cette zone du moi n'était plus utile à la poursuite du projet de l'individu concerné. Elle s'est éteinte, faute de rentrer dans le cadre du projet actuel. En un sens, cette petite case de notre identité s'est éteinte faute de correspondre encore à ce que nous avons choisi d'être. Prenons un exemple : imaginons que je veuille écrire une thèse – c'est le cas. Cet objectif fait de moi « une docteure en puissance », en devenir. Le projet, c'est de rendre une thèse. Durant le temps de cette thèse, je me définirai comme une doctorante en cours de thèse. Ce projet rythmera mon quotidien et déterminera mes actions, occupera mes pensées, impactera mon mode de vie dans mes activités quotidiennes, dans mon lieu de travail jusque dans mon salaire. Avoir fait le choix d'« écrire une thèse », c'est un projet qui induit une certaine définition de moi, c'est un projet au travers duquel je me définis d'une façon singulière. Imaginons que je parvienne à l'écrire, cette thèse... à la défendre même : une fois docteure en philosophie, je cesserai d'être doctorante en cours de thèse, je cesserai d'être mue par les mêmes objectifs, les mêmes tâches, les mêmes désirs qu'auparavant. Ainsi, si on imagine le moi comme une série de fenêtres dont l'éclairage dépend du projet en cours, alors on peut dire que la fenêtre « je suis une doctorante en cours de thèse » restera allumée jusqu'au jour où je finirai par la déposer et la défendre. En ce moment, puisque je suis encore en pleine rédaction, on peut supposer que cette lumière est encore allumée. Mais, si tout va bien, celle-ci devrait s'éteindre dans un peu plus d'un an – lorsque j'aurai défendu ma thèse est cesserai d'être doctorante pour devenir docteure. C'est un exemple parmi bien d'autres (autres exemples : mon amie qui a changé de carrière et a cessé d'être ergothérapeute après 10 ans de service ; tel ami qui vit une rupture amoureuse, etc.). La vie nous change, nos projets varient et... nos définitions de nous-mêmes aussi – c'est un sacré jeu de lumières.
- ✓ Sur la troisième image, d'autres fenêtres encore se sont éteintes : c'est la vie, toutes les parts de nous-mêmes ne sont pas mobilisées par les projets qui nous guident, nous changeons, notre projet nous amène à nous définir autrement – autrement que dans le passé, tournés que nous sommes vers l'avenir et le projet qui nous guide. On cesse d'être X, Y, Z car cela n'a plus d'intérêt pour notre moi présent et ces petits morceaux de moi passés s'obscurcissent alors dans l'obscurité et l'oubli : une fenêtre s'éteint – c'est aussi une question de mémoire ! On ne peut pas *tout être* et tout garder à la « surface du présent ».
- ✓ Sur la quatrième image, une fenêtre qui n'avait encore jamais été allumée s'éclaire pour la première fois : à nouveau, nous avons changé... mais plus dans le même sens ! On a changé non plus en cessant d'être

---

<sup>8</sup> J.-P. BOUTINET, « Le concept du projet et ses niveaux d'appréhension » in *Éducation Permanente*, 1986.

<sup>9</sup> J.-P. SARTRE, *L'être et le néant*, 1943.

ce que nous étions alors (cf. les fenêtres qui se sont éteintes) mais en devenant quelque chose de neuf (cf. fenêtre inédite qui s'allume), en nous définissant autrement, de façon inédite, pour le bien de notre projet. C'est comme si une nouvelle « pièce », en s'éclairant soudain, s'ajoutait à l'édifice de notre moi. Je me définis d'une façon nouvelle, mon projet m'amène à être autre chose que tout ce que j'avais déjà pu être dans le passé. Si on reprend l'exemple de mon amie qui a démissionné de son poste d'ergothérapeute (certes, une lumière s'est éteinte), il faut ajouter qu'elle est devenue boulangère (une lumière inédite s'est donc allumée !). On peut aussi évoquer l'exemple de ma mère qui est récemment devenue grand-mère et prend son rôle très à cœur : la lumière « grand-mère » autrefois invisible et absente s'est vue baignée de lumière (autres exemples : tomber amoureux, devenir propriétaire, etc.).

- ✓ Sur la cinquième et dernière image, vous l'aurez peut-être deviné, une des lumières vives du début s'étant éteinte en cours de parcours se rallume soudainement. Elle clignote, pourrait-on dire. C'est une des manières de représenter l'effet d'un souvenir involontaire, d'une madeleine de Proust. L'immeuble de mon moi présent clignote par une lucarne oubliée. Mon projet actuel se voit perturbé, hanté malgré lui par un « retour » à un moi passé qui s'était pourtant éteint, il y a bien longtemps peut-être, faute d'entrer dans un projet actuel. Cette fenêtre qui clignote, c'est un moi passé qui ressurgit de ses cendres et qui rappelle au « moi » présent qui se croyait souverain qu'il est peut-être plus fragile que prévu, qu'il est peut-être, tout de même, encore un peu « cet ancien moi » qu'il avait été balayé par de nouveaux projets. C'est peut-être moi, dans 20 ans, qui me sentirait soudainement « à nouveau doctorante », comme par un arrière-goût de vie passée revenant soudainement à l'esprit par l'intermédiaire de je ne sais quel souvenir involontaire. C'est aussi le fait de se sentir malgré soi à nouveau « tout petit », d'être redevenu enfant l'espace d'une seconde lorsque tel événement nous arrive et nous ramène en arrière, rallume une fenêtre éteinte depuis bien longtemps, malgré nous.

#### *Géologie du moi (par couches, bout-à-bout et tranches)*

Si l'on reste dans le registre des métaphores du soi, on peut aussi concevoir l'identité sous la forme d'une succession de moi, de couches de moi, mises les unes sur les autres<sup>10</sup>... mises « bout à bout », disait Chateaubriand dans ses *Mémoires d'outre-tombe* de 1848 :

« Combien rapidement et que de fois nous changeons d'existence et de chimère ! Des amis nous quittent, d'autres leur succèdent ; nos liaisons varient : il y a toujours un temps où nous ne possédions rien de ce que nous possédons, un temps où nous n'avons rien de ce que nous eûmes. L'homme n'a pas une seule et même vie ; il en a plusieurs mises bout à bout, et c'est sa misère »<sup>11</sup>.

Avec le temps, les individus changent et leurs moi défilent – les fenêtres s'allument, s'éteignent, s'éteignent et s'allument. Certaines versions de « moi » finissent par se faire remplacer voire écraser par d'autres, plus adéquats, plus conformes au projet et au choix de l'individu dans sa « version actuelle ». Les moi se superposent, se sédimentent sans jamais vraiment fondre en un tout. Ils font des couches... des plis, dirait Henri Michaux. Pour cerner ce que nous sommes vraiment et totalement il faudrait déplier ces plis, écrit Michaux. « La vie de l'homme alors est complète. Sous cette forme, il meurt. Il ne lui reste aucun pli à défaire. Rarement un homme meurt sans avoir encore quelques plis à défaire. Mais c'est arrivé »<sup>12</sup>. Formule énigmatique suggérant peut-être qu'avoir la lumière à tous les étages est une situation fort peu enviable... Une chose est sûre, tous ces poètes s'accordent à dire que nous sommes multiples, que le moi n'est pas une entité stable, unique, immuable,

---

<sup>10</sup> C'est une idée que l'on retrouve aussi, dans un contexte différent, sous la plume du philosophe français Vincent Delecroix : « Si l'enfance demeure, et si ce n'est pas au titre de ruine qu'elle demeure, ou d'une irréductible primitivité qui ne serait jamais vraiment abolie, mais bien en vertu d'une stratification – et non d'une succession – des âges, si donc elle est là, qui se continue non pas souterrainement mais dans un tissage permanent en vertu duquel plusieurs présents constituent la trame de notre existence, ce n'est donc pas parce qu'elle détiendrait un privilège quelconque : c'est simplement qu'en elle-même elle n'a pas de bornes, car la naissance est un processus continu et non un événement. Un monde sans enfance n'est pas en proie à un vieillissement accéléré : il est, instantanément, mort. On peut ainsi prédire d'un livre qui parlerait de l'enfance qu'il n'aurait pas de fin » - V. DELECROIX, *Leur Enfance*, Paris, Payot & Rivages, 2022, pp. 30-31.

<sup>11</sup> F.-R. CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre-tombe*, I, 3, 16.

<sup>12</sup> H. MICHAUX, *La vie dans les plis* cité par P. PÉJU, *Enfance obscure*, Paris, Gallimard, 2011, p. 9.



permanente et indivisible (nous serions plus des *dividus* que des *individus*). Le moi change au point que nous devrions parler de « moi » au pluriel, des moi qui se succèdent, se sédimentent, se superposent.

Toujours dans cette idée de couches géologiques du moi, proposons un nouvel exercice rapide :

### Exercice 2

#### La géologie du moi (une « tranche » de soi, image de la géode ou du gâteau) [5-10min].

Revenez sur votre passé et tentez de déduire quels pourraient être ces « couches », ces « plis », qui font toute votre géologie identitaire. Quel événement vous a radicalement changé ? De quelles actions ou pensées passées vous sentez vous aujourd'hui éloigné.e.s / étranger.e.s au point d'avoir à reconnaître que vous avez changé, que vous n'êtes plus la même personne.

Rem. : il convient de nuancer le côté « volontariste » de cet exercice.



Mais, dans cette métaphore du moi par « couches » et par superpositions, quelle forme peut bien prendre le souvenir involontaire (cette lumière qui clignote toute seule dans la métaphore des fenêtres) ? Bien sûr, les couches géologiques ne clignent pas... mais elles peuvent générer ce que Roland Breeur appelle une « fleur de ruine ». Du fin fond d'une ancienne couche oubliée et depuis longtemps recouverte jaillit une fleur qui se nourrit de la ruine. Elle *pousse*, et c'est le cas de le dire, une partie du passé à remonter en surface de notre moi actuel. Depuis le sol oublié des ruines du passé, elle éclot au présent et nous rappelle que du mort peut naître le vif, que ce que l'on croyait mort peut resurgir. C'est un peu une sorte de tectonique des plaques mémorielles<sup>13</sup>...

Le souvenir involontaire surgit dans ces « couches » comme une fleur de ruine : précisément, il naît de la ruine, du « détruit », du débris de soi. Ceci peut d'ailleurs rappeler la très belle citation (ici sortie de son contexte, à savoir celui de la formation de l'identité de l'enfant) d'Henri Bergson dans *L'évolution créatrice* :

« [Chez l'enfant] Les personnalités qui s'entrepénètrent deviennent incompatibles en grandissant, et, comme chacun de nous ne vit qu'une seule vie, force lui est de faire un choix. Nous choisissons en réalité sans cesse, et sans cesse aussi nous abandonnons beaucoup de choses. La route que nous parcourons dans le temps est jonchée des débris de tout ce que nous commençons d'être, de tout ce que nous aurions pu devenir »<sup>14</sup>.

... et de ces débris jaillissent parfois des fleurs de ruines, ces souvenirs involontaires qui raniment un passé enfoui et oublié. C'est dire que quelque chose, dans ces ruines, résiste à l'oubli et revient, soudainement, au gré d'une madeleine pour Proust, d'une pervenche pour Rousseau, d'une ratatouille pour Anton Ego. Le passé revient à la surface de notre globe identitaire. Breeur écrit ceci au sujet du narrateur de la *Recherche du temps perdu* :

image : © Phil Bird [www.philbirdphotography.com](http://www.philbirdphotography.com)



« Ainsi, sa réaction prouve (...) qu'il a gardé après tant d'années des restes de ce moi oublié, et un rapport latent et insoupçonné avec celui qu'il était autrefois. Comme des traces ou les empreintes de ce passé, ce comportement et cette attitude envers Gilberte ont survécu dans le moi actuel, un peu à l'image de ces rituels d'un culte qui survivent à la communauté depuis longtemps oubliée. Des fleurs de ruine »<sup>15</sup>.

De façon plus explicite encore, il conclut ceci :

« Suite au souvenir involontaire, un soulèvement (IV 125) me rend tout à coup contemporain du moi mort mais revenant. Comme pour un palimpseste<sup>16</sup>, je soupçonne au travers d'un événement quelconque la présence de couches superposées qui me constituent »<sup>17</sup>.

<sup>13</sup> « L'image du moi n'est donc pas celle d'une unité organique qui évolue et s'adapte sans cesse. Il est plutôt fait "de la superposition de nos états successifs". Et, précise Proust, "cette superposition n'est pas immuable comme la stratification d'une montagne. Perpétuellement des soulèvements font affleurer à la surface des couches anciennes" (IV, 125) ».

<sup>14</sup> H. BERGSON, *L'évolution créatrice, Tendances divergentes et complémentaires*, Paris, PUF, 2007, pp.100-101.

<sup>15</sup> R. BREEUR, « Le sujet entre conscience et singularité » in *Klesis Revue philosophique*, 2011, n°20, p. 34.

<sup>16</sup> Définition « palimpseste » (CNRTL) : manuscrit sur parchemin d'auteurs anciens que les copistes du Moyen Âge ont effacé pour le recouvrir d'un second texte.

<sup>17</sup> R. BREEUR, *Singularité et sujet. Une lecture phénoménologique de Proust, op.cit.*, pp. 168-169.

Dans ce contexte, contrairement à ce que chantait Brassens, le temps fait peut-être tout à l'affaire : avec les années, les couches sont plus susceptibles de s'additionner. Le temps fait son effet et nous change, nous façonne. Pour cette raison, Proust écrit qu'« à partir d'un certain âge nos souvenirs sont tellement entrecroisés les uns sur les autres que la chose à laquelle on pense, le livre qu'on lit n'a presque plus d'importance. On a mis de soi-même partout, tout est fécond, tout est dangereux, et on peut faire d'aussi précieuses découvertes dans les *Pensées* de Pascal que dans une réclame pour un savon » (IV 124) »<sup>18</sup>. De quoi encourager les plus âgés parmi nous à creuser ces questions 😊

## Mieux comprendre l'identité

### *L'exemple proustien de la rupture*

Jusqu'ici, nous sommes restés assez abstraits, assez généraux sur ce que peut bien être, concrètement, cette géologie identitaire. Dans cette partie, nous allons tenter de clarifier les choses par le biais d'un exemple employé par Proust lui-même et décortiqué par Roland Breeur : l'exemple de la rupture amoureuse vécue et racontée par le narrateur de la *Recherche*. Un exemple que je trouve complexe mais superbe (bien qu'on pourrait tirer les mêmes conclusions de bien d'autres situations). Dans un second temps, nous relirons cet événement au prisme des concepts sartriens de conscience et d'ego. Avant la rigueur, laissons-nous néanmoins porter par l'analyse faite par Roland Breeur de cette mésaventure amoureuse :

« Ce qui autrefois charmait l'amant lui devient peu à peu insupportable. Les mêmes détails qui, antérieurement, sollicitaient la passion finissent par irriter. Marcel s'irrite contre ce qui aurait dû exciter son moi, tant il ressent en lui la poussée dissociante de sa propre singularité. Comme le montre Proust, il est parfois impossible au narrateur de demander pardon à Albertine pour les paroles cruelles qu'il lui a infligées ou "de dire les choses qui peuvent rendre heureux les autres, vous en faire aimer" (III 617-618), tant il lui est dur d'assumer l'écart qui le déchire de son moi. La poussée de la singularité est sentie comme une menace qui nous déchire d'un moi dont, malgré nous, nous nous affranchissons. Ce moi meurt, quoi qu'on fasse (...). Le moi qui aimait Albertine ne sera plus. La présence d'Albertine est ressentie comme étouffante tant elle évoque tout ce que l'amant doit sacrifier au nom de cet amour. Petit à petit, Albertine est même ressentie comme "transition" à de nouveaux amours. Cette transition traverse l'entre-deux d'un moi à l'autre, du moi qui reste attaché à Albertine à celui qui rêve de filles vénitiennes »<sup>19</sup>.

Par cet extrait, on perçoit une dimension moins « volontariste » du projet de soi et de l'identité personnelle. Le narrateur change malgré lui : malgré lui, être le compagnon d'Albertine a cessé de le définir, de coïncider avec son projet. Parfois, nous changeons ainsi malgré nous, nous passons à autre chose, lentement, parfois imperceptiblement, et un beau jour : nous nous découvrons « autre », nous ne parvenons plus à être fidèle à ce que nous étions. Sans que nous l'ayons remarqué, notre projet s'est transformé et la vie que l'on s'est créée, d'un coup, nous semble inadéquate. Albertine elle-même semble « inadéquate » au nouveau moi qui s'est formé... Et c'est sans doute moins elle qui a changé que le narrateur lui-même.

« Peu à peu le moi se rend compte que ce qui risque de terrasser l'amour ne vient pas du dehors, mais de soi-même. Le "moi" qui aimait Albertine a éclaté d'un trop plein d'imagination. Ses représentations se sont emparées de lui et ont étouffé toute influence du dehors. Ce moi s'est donc asséché et s'est senti dépassé par un souffle de nouveaux rêves. Un nouveau moi surgit des cendres de l'autre, la vie reprend un nouvel essor, quittant la morne plaine d'un amour dévasté et défunt. Un nouveau moi semble évacuer le moi passé comme on quitte une région sinistrée : avec regret et espoir. Proust a décrit avec une extrême lucidité ce passage. Fatal d'un moi à l'autre. Quoi qu'on fasse et quoi qu'on désire, on est emporté par le courant d'un nouveau moi ("moi de rechange") aux dépens de celui d'un autre. "L'être nouveau qui supporterait aisément de vivre sans Albertine avait fait son apparition en moi, puisque j'avais pu parler d'elle chez Mme de Guermantes en paroles affligées, sans souffrance profonde. Ces nouveaux moi qui devraient porter un autre nom que le précédent, leur venue possible, à cause de leur indifférence à ce que j'aimais, m'avait toujours épouvanté [...]. Or il m'apportait au contraire avec l'oubli une suppression presque complète de la souffrance, une possibilité de bien-être, cet être si redouté, si bienfaisant et qui n'était autre qu'un de ces moi de rechange que la destinée tient en réserve pour nous et que, sans plus écouter nos prières qu'un

---

<sup>18</sup> M. PROUST (IV, 124) cité par *Id.* Lorsque j'ai partagé cette citation à l'un de mes amis, celui-ci m'a raconté qu'il avait tout le temps plus de mal à cerner « la nouveauté d'un visage » inédit. En effet, il ne pouvait s'empêcher de cerner dans telle nouvelle figure le nez de telle autre, les sourcils de X, la bouche de Y ou le regard de Z... Cela en devenait presque un jeu dans sa famille ! De quoi manquer, par sur-presence de souvenirs, l'unicité d'un nouveau visage.

<sup>19</sup> R. BREEUR, *Singularité et sujet. Une lecture phénoménologique de Proust*, Grenoble, Millon, coll. « Krisis », 2000, p. 193.

médecin clairvoyant et d'autant plus autoritaire, elle substitue malgré nous, par une intervention opportune, au moi vraiment trop blessé" (IV 174) »<sup>20</sup>.

Ainsi :

« Ce qui nous sépare d'un être cher, c'est souvent moins sa disparition que la mort de nous-mêmes (...). Bref, une infidélité involontaire me déchire de moi-même. Et avec la perte de certains intérêts, d'un amour ou d'un engouement pour certaines choses, c'est un moi qui sombre dans l'indifférence. Alors, dans ce cas, comme il est vain de se vouloir immortel. Comme le remarque le narrateur : « "Nous désirons passionnément qu'il y ait une autre vie où nous serions pareils à ce que nous sommes ici-bas. Mais nous ne réfléchissons pas que, même sans attendre cette autre vie, dans celle-ci, au bout de quelques années nous sommes infidèles à ce que nous avons été, à ce que nous voulions rester immortellement" »<sup>21</sup>.

Nous avons plusieurs vies, disait Chateaubriand. Nous sommes des *dividus*. Certaines choses passent, nous aussi, « nous passons », disait Lamartine dans son célèbre poème *Le lac* que nous allons relire à l'aune de ces réflexions – il importe peu de savoir que l'amante soit décédée ou non, se dire que « le moi » face à elle a changé depuis son départ, qu'il ne cessera de changer au gré du temps suffit amplement à entretenir un parallèle entre ce poème et notre analyse proustienne de la rupture. Là encore, le rêve de ne jamais changer, d'être immortel, d'être épargné par le temps qui coule, le rêve de parvenir à convaincre le temps de « suspendre son vol » : c'est un rêve vain. On change, qu'on le veuille ou non.

[Lecture facultative]

« Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages, Dans la nuit éternelle emportés sans retour, Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges, Jeter l'ancre un seul jour ? (...) Tout à coup des accents inconnus à la terre Du rivage charmé frappèrent les échos : Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère Laissa tomber ces mots : « O temps ! suspends ton vol, et vous, heures propices ! Suspendez votre cours : Laissez-nous savourer les rapides délices Des plus beaux de nos jours ! Éternité, néant, passé, sombres abîmes, Que faites-vous des jours que vous engloutissez ?

Parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes Que vous nous ravissez ? O lac! rochers muets! grottes! forêt obscure! Vous, que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir, Gardez de cette nuit, gardez, belle nature, Au moins le souvenir ! Assez de malheureux ici-bas vous implorent, Coulez, coulez pour eux ; Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent, Oubliez les heureux. Mais je demande en vain quelques moments encore, Le temps m'échappe et fuit ; Je dis à cette nuit : sois plus lente ; et l'aurore Va dissiper la nuit.

Aimons donc, aimons donc ! de l'heure fugitive, Hâtons-nous, jouissons ! L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive ; Il coule, et nous passons ! ». Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse, Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur, S'envolent loin de nous de la même vitesse Que les jours de malheur ? Eh quoi ! n'en pourrons-nous fixer au moins la trace ? Quoi ! passés pour jamais ! quoi ! tout entiers perdus ! Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface, Ne nous les rendra plus ! »<sup>22</sup>.

La conclusion de Breeur est celle-ci : « Le moi n'est peut-être rien outre ces choses et ces mondes auxquels il s'est vu relié. Et c'est pourquoi aussi avec la perte de tel monde, ou de telle personne, c'est une partie de soi-même qu'on a l'impression de perdre »<sup>23</sup>. D'où la nécessité d'aimer l'heure fugitive, d'où la prière ou le rêve de suspendre le cours du temps pour « durer » un peu plus. Si nous changeons parfois volontairement, si nous pouvons être heureux de la « mort » ou du dépassement de certains de nos moi, d'autres fois nous la subissons et nous nous échappons à nous-mêmes, victimes du temps qui passe et qui nous changent.

Ces idées peuvent paraître assez abstraites derrière le côté résolument poétique des extraits mobilisés. Poésie et philosophie font d'ailleurs bon ménage mais un tel sujet peut aussi être traité avec beaucoup de rigueur, moins de littérature et plus de conceptualité. C'est ce que nous prouve Breeur lorsqu'il analyse cette même situation par le biais des concepts sartriens.

---

<sup>20</sup> *Ibid.*, pp. 194-195.

<sup>21</sup> R. BREEUR, « Le sujet entre conscience et singularité » in *Klesis Revue philosophique*, 2011, n°20, p. 33.

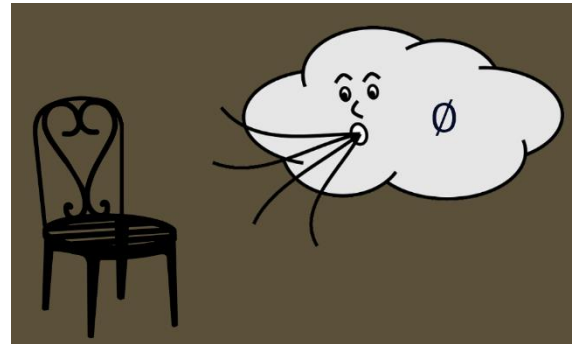
<sup>22</sup> A. LAMARTINE, *Le Lac*.

<sup>23</sup> R. BREEUR, « Le sujet entre conscience et singularité » in *Klesis Revue philosophique*, 2011, n°20, p. 32.



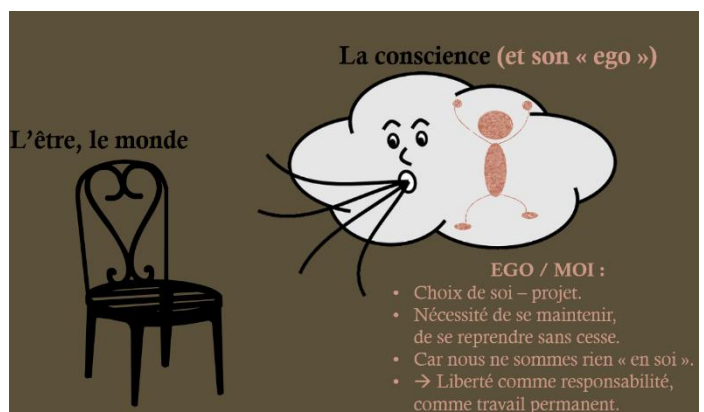
Commençons par la conscience. Chez Sartre, la conscience est caractérisée de bien des façons, plus ou moins imagées. Celle que je retiens aujourd'hui est l'image de la conscience comme « grand vent » vers les choses. Elle est intentionnelle au sens phénoménologique, c'est-à-dire tournée vers les choses. Elle est un « élan vers ». C'est même ce qui la caractérise en propre : elle n'est rien en soi sinon cet élan vers l'extérieur. C'est en ce sens qu'elle est vide : elle n'est qu'un « grand vent » entièrement tourné vers les choses, au sein duquel rien ne s'établit, un grand vent qui chasse tout vers l'extérieur, qui n'est qu'élan vers le dehors. Pour cette raison, la conscience sartrienne est aussi absolue, translucide, impersonnelle – écrit Sartre.

Lorsque j'ai conscience de cette chaise, celle-ci n'est nullement dans mon esprit : la conscience est l'élan qui me « mène » à la chaise mais cette conscience reste vide, elle est pure « intention », pure intentionnalité. En ce sens, la conscience est *individuelle* : chacun perçoit ce qu'il perçoit, mais elle n'est pas pour autant le socle d'une identité *personnelle*, d'un contenu identitaire. En effet, elle reste vide, elle n'est pas le cocon de l'âme, de la personne, du moi, etc. Et pourtant, malgré elle, « comme par magie » dira Sartre, comme en réaction à ce vide monstrueux qui la caractérise, la conscience constitue *malgré elle* une forme d'égo, de moi. L'égo apparaît comme le remède « magique » au grand vent dévastateur de la conscience. « Par conséquent, l'Ego permet une transition d'un être angoissant vers un monde articulé »<sup>24</sup>, on se crée un sens, une identité, une articulation sur base du néant absolu de la conscience, sur base de notre totalité liberté à être X, Y ou Z.



Il importe de le noter, l'Ego n'est pourtant pas une simple hypothèse, pour Sartre. Il est « réel » même s'il est une dégradation de la conscience absolue, un « fils » bâtard de celle-ci. De toute son impersonnelle constitution, la conscience crée malgré elle un socle identitaire, l'Ego, le moi. Celui-ci, on le pressent, n'a rien de profond. C'est une production accidentelle de la conscience, un « foyer virtuel d'unité », dit Breeur, une impression d'unité dans le grand chaos de la conscience vide. Sartre parle de l'Ego en termes d'écorce, c'est une pellicule fragile et secondaire formée sur notre conscience qui, elle, demeure profondément vide et impersonnelle. Ainsi l'Ego est-il infiniment fragile. Il est certes produit par la conscience, bien malgré elle, mais il est constamment en voie d'être délogé par le grand vent de cette même conscience qui « néantise ».

Pour « demeurer », l'Ego doit donc être sans cesse repris, entretenu, arrimé pour ne pas s'envoler. C'est là la liberté de l'homme qui n'est rien en soi et qui a la responsabilité de se maintenir, de se définir. Nulle nécessité à être « toujours le même », la conscience tend à faire son travail et à « vider » l'Ego : c'est à nous de le « remplir » et de le maintenir, puisque la conscience ne parvient jamais vraiment à se défaire de son « bâtard ». Seule la routine – avec tout ce qu'elle peut avoir de morne et d'hypocrite aux yeux de Sartre – génère un semblant de personne stable, de moi prétendument durable mais jamais profond.



« Autrement dit, la conscience ne suppose aucune genèse, et donc aucune finalité (...). C'est ce caractère immotivé et absolu qui caractérise précisément le sens profond de la liberté : je suis une ouverture à l'être qui n'est en aucune façon motivée ni justifiée par lui »<sup>25</sup>.

<sup>24</sup> R. BREEUR, *Autour de Sartre. La conscience mise à nu*, Grenoble, Millon, coll. « Krisis », 2005, p. 242.

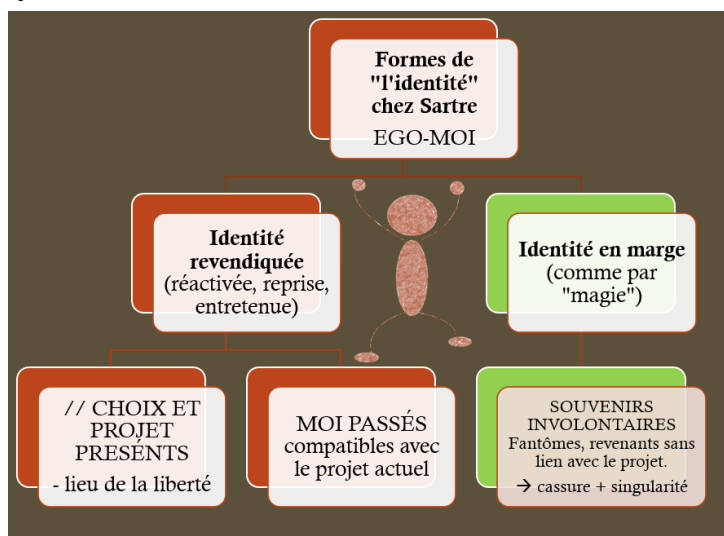
<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 239.

Ces différents concepts expliquent très bien que l'on puisse « mourir à soi-même », comme le disait Breeur au sujet de Proust. L'Ego qui se projetait avec Albertine, qui se définissait comme « compagnon d'Albertine » peut s'effondrer sous la pression du grand vent de la conscience qui néantise, qui réduit à néant les constructions, les pseudo-unités qu'elle génère malgré elle. Ceci révèle la responsabilité que nous avons vis-à-vis de ce que nous sommes : même si je n'ai pas choisi de naître (c'est ce que Sartre appelle la contingence de l'existence), je suis condamné à être libre, une fois que je suis né (c'est la facticité de l'existence). Je suis responsable de la liberté qui me caractérise et dont je ne peux me défaire sans sombrer dans la mauvaise foi : à moi d'assumer cette liberté que m'impose le fait d'être un humain car rien ne me rive, en soi, à être « le compagnon d'Albertine », « l'employé de telle entreprise » ou « ce mec impulsif » que je pense (devoir) être.

Rien, dans mon « ADN », dans mon être, ne me contraint à être ceci plutôt que cela. Ce sont les objets qui, eux, sont contraints : pour eux, l'essence précède l'existence. Un crayon, avant d'être produit, est déterminé : son rôle sera d'écrire, c'est sa vocation, son identité, son essence. Durant son existence de crayon, il n'aura pas la liberté de devenir un marqueur ou un footballeur. Pour l'homme, par contre, l'existence précède l'essence : il naît, il arrive au monde et ce n'est qu'ensuite qu'il se définira, qu'il se donnera un projet, une vocation, une essence – mais une essence toujours modifiable, renouvelable. L'essence de l'homme n'est jamais définitive. C'est à lui d'en décider, et c'est là tout sa liberté autant que sa responsabilité – l'homme qui se vit comme un crayon et se croit coincé dans ce qu'il est, c'est un « salaud » sartrien, un homme de mauvaise foi incapable de rendre justice à sa nature humaine.

L'EN SOI (l'Être)	LE POUR-SOI (le Néant) <sup>26</sup>
Le mode d'être des choses	Le mode d'être de l'homme
Simple présence (sans conscience)	Présence à soi et au monde (conscience – intentionnelle)
La chose est, simplement. Elle n'a aucune conscience du temps qui passe, aucun passé, aucun présent, aucun avenir.	L'homme <i>existe</i> . Il se tient (sistere) en dehors (ex) de lui-même. Il est un projet. Il est toujours tourné vers l'avenir. (// « l'urgence du passé vient de l'avenir »).
La chose est ce qu'elle est (principe d'identité)	L'homme est ce qu'il n'est pas et n'est pas ce qu'il est. Il ne coïncide jamais avec lui-même, est toujours à distance de lui-même.
La chose a une nature ou une essence prédéfinie (l'essence précède l'existence)	L'homme n'a pas de nature prédéfinie : il est liberté. Pour l'homme, l'existence précède l'essence.

Ainsi, chaque instant est important. Chaque instant, ventilé par la conscience, peut être l'occasion d'une cassure ou d'un renouveau salvateur (c'est selon) dans l'identité que je tente de me construire. Superficielle, artificielle, « ma continuité personnelle, ma durée est perpétuellement hantée [écrit Breeur] par cet instant ou par une cassure qui risque de me briser »<sup>27</sup>... pour le meilleur pour le pire, volontairement ou non : nous changeons. J'ai essayé de synthétiser les choses comme suit :



<sup>26</sup> Tableau inspiré de C. Gay-Para, Sartre, L'existentialisme est un humanisme, mai 2023. En ligne : <https://fr.slideshare.net/gabrielgaypara/sartre-lexistentialisme-est-un-humanisme-g-gaypara-257744074>

<sup>27</sup> R. BREEUR, *Autour de Sartre. La conscience mise à nu*, Grenoble, Millon, coll. « Krisis », 2005, p. 253.

Dans ce schéma, l'Ego est avant tout deux choses : ce que j'estime être au présent, selon mon projet, et, parce que cela va avec, l'ensemble des « moi passés » compatibles avec ce projet – ce sont les branches à la gauche de mon schéma. Dans les autres branches, celle de droite, il y a ce que Breeur appelle une « identité en marge », une identité qui persiste malgré nous et qui semble résister non seulement aux variations de nos projets mais aussi au grand vent de la conscience (symbolisée par le nuage et menaçant perpétuellement l'Ego dans son ensemble), d'où leur couleur verte. Cette identité en marge, je vous le donne en mille, c'est l'identité que nous ramène les expériences de souvenirs involontaires et de madeleines de Proust.

Cette persistance de « soi », malgré soi et malgré la conscience, c'est ce que Roland Breeur semble nommer « la singularité ». Il a énormément travaillé sur cette notion et sur son sens vis-à-vis de la philosophie de Sartre. De fait, cette singularité, cette identité en marge qui résiste et semble « tromper la conscience » autant que nos projets : elle est très embarrassante pour Sartre. La preuve en est qu'il ne l'explique qu'en ayant recours à la magie ! C'est la seule façon qu'il trouve pour l'intégrer au schéma identitaire, pour la prendre en compte... et c'est très intéressant pour nous. Chez Sartre, l'identité « en marge » est comme un intrus pour sa pensée. Les lumières ne sont pas censées s'allumer toutes seules chez Sartre, les fleurs de ruine ne sont pas non plus censées pousser d'où que ça soit ! La singularité est une identité qui résiste au schéma sartrien et apparaît finalement, comme par magie, malgré la néantisation de la conscience, malgré le défilé des projets et des moi qui l'accompagnent. C'est une sorte de « moi » involontaire, tenace, dont la philosophie sartrienne a bien du mal à s'accommoder mais qu'elle ne peut pour autant nier. Ainsi, Roland Breeur constate :

« Il est intéressant de remarquer que Sartre cherche de manière acharnée à affranchir sa conscience de cette [p.256] marque indélébile. On a vu que dès son premier ouvrage il insiste sans relâche et outre mesure sur le vide et le caractère absolu de la conscience. Et il la vide si efficacement qu'au bout du compte il se voit contraint d'y introduire sournoisement quelque contenu de manière quasi “magique” »<sup>28</sup>.

Roland Breeur poursuit :

« C'est cette identité en marge de mon unité, en deçà de toute identification personnelle et volontaire, qui me confère une *singularité* et qui elle seule subsiste à cet “émiettement” du moi, tant elle ne dépend pas de lui »<sup>29</sup>.

Voyons maintenant ce que cela implique, à savoir que quelque chose d'aussi simple, d'aussi risible qu'une simple madeleine de Proust, une simple pervenche, une simple ratatouille puissent à la fois *sauvegarder* et *menacer* notre identité personnelle, comme par magie. Je déploie ici le sous-titre de cet atelier : les madeleines de Proust comme ces choses qui nous sauve(garde)nt ou nous menacent...

## Le pouvoir de la madeleine

### *Ces choses qui nous sauve(garde)nt*

On le voit bien à l'émotion des trois protagonistes de nos exemples, la madeleine, la pervenche et la ratatouille, ne se réduisent pas aux simples « objets » de la vie ordinaire qu'ils seraient pour d'autres<sup>30</sup> : ils procurent une joie véritable, une nostalgie mais une nostalgie heureuse, réconfortante. Chacune à sa façon, la madeleine, la pervenche et la ratatouille ravive un passé enfoui, des sensations oubliées. Chacune agit à l'image de la fleur de ruine et ramène avec elle un « moi d'autrefois », un revenant des morts, un fantôme du passé personnel. En ce sens, ce sont bien ces insignifiants ingrédients qui « sauvegardent » nos moi perdus, qui font notre singularité.

Comme l'écrit Breeur au sujet de Rousseau, la vue de la pervenche « lui rend un passé oublié et en “attente” : et ce passé permet à Rousseau “de ressaisir une part essentielle de lui-même” »<sup>31</sup>. C'est aussi le cas pour le narrateur de la *Recherche* qui disait ceci dans l'extrait qui ouvrait notre séance :

---

<sup>28</sup> *Ibid.*, pp. 255-256.

<sup>29</sup> R. BREEUR, « Le sujet entre conscience et singularité » in *Klesis Revue philosophique*, 2011, n°20, p. 37.

<sup>30</sup> « Le Temps qui d'habitude n'est pas visible, pour le devenir cherche des corps et, partout où il les rencontre, s'en empare pour monter sur eux sa lanterne magique » – S. FADABINI, « Proust, La démystification du mirage d'identité » in *Cahiers critiques de philosophie*, vol. 13, n°1, 2014, p. 177.

<sup>31</sup> R. BREEUR, *Singularité et sujet. Une lecture phénoménologique de Proust*, Grenoble, Millon, coll. « Krisis », 2000, p.148.

« À l'instant même où la gorgée mêlée des miettes du gâteau toucha mon palais, je tressaillis, attentif à ce qui se passait d'extraordinaire en moi. Un plaisir délicieux m'avait envahi, isolé, sans la notion de sa cause. Il m'avait aussitôt rendu les vicissitudes de la vie indifférentes, ses désastres inoffensifs, sa brièveté illusoire, de la même façon qu'opère l'amour, en me remplissant d'une essence précieuse: ou plutôt cette essence n'était pas en moi, elle était moi. J'avais cessé de me sentir médiocre, contingent, mortel »<sup>32</sup>.

Comme par magie, dirait Sartre, ces petites choses ordinaires sauvent un pan de nous-mêmes de l'oubli et nous plonge dans un étrange bonheur.

### L'exemple de Tlön

Ces réflexions m'ont amenée à penser à une fiction inventée par le romancier Jorge Luis Borges, auteur de multiples nouvelles dont *Tlön*, celle dont j'aimerais vous parler aujourd'hui. Dans cette nouvelle, Borges imagine un monde fictif dans lequel la réalité se réduit à un ensemble de perceptions changeantes. Précisément, Tlön est un monde régi par l'idéalisme de Berkeley : *n'existe que ce qui est perçu*. Ainsi, la réalité naît et disparaît avec les perceptions de ses habitants, humains et non-humains. Si personne ne regarde, pense, entend ou sent tel objet, celui-ci disparaît. Borges écrit alors les lignes suivantes, que j'ai toujours trouvées très touchantes : « Parfois des oiseaux, un cheval, ont sauvé les ruines d'un amphithéâtre ». Classique est aussi l'exemple d'un seuil qui subsista tant qu'un mendiant s'y rendit et que l'on perdit de vue à la mort de celui-ci...

« Le monde de *Tlön* est un monde de sable, un monde qui glisse par vocation vers la disparition. Et le plus infime regard en devient responsable »<sup>33</sup>.

Vous me direz « quel est le rapport avec le souvenir involontaire » ? Le lien est que, dans cette fiction, nous sommes un peu face à une « version volontariste » du mécanisme du souvenir involontaire : se souvenir et se souvenir de se souvenir pour ne pas que l'entité disparaisse dans le néant. C'est exigeant ! Attendre l'apparition impromptue et impossible à susciter d'un souvenir involontaire classique : c'est trop dangereux car trop tardif. Il faut se souvenir sans cesse, sans attendre et sans compter une « mémoire en marge » pour que les choses demeurent. *C'est le seul moyen pour que les choses soient sauvées ou sauvegardées.*

Autre fiction à laquelle cela m'a fait penser : le Disney, *Coco* (2017) qui raconte la fête des morts au Mexique – *El día de los muertos*. Dans ce film d'animation, la journée des morts est cruciale, déterminante : il faut veiller à ce que chaque mort soit commémoré, célébré, faute de quoi son fantôme s'évanouira définitivement et s'éteindra dans un oubli sans fin ni retour.

La mémoire et l'attention, dans ces deux fictions, sauvegardent les choses et les individus. On est face à une conception hyper-volontariste de l'identité et du monde dans lequel nous incombe un véritable devoir de mémoire, une vigilance perpétuelle de l'attention même, car dans *Tlön*, c'est tous les jours *El días de los muertos*.



Crédit image – Huffingpost

### Exercice 3 (facultatif)

#### **Tentative de sauvegarde [5min] :**

Imaginez-vous à *El Día de los muertos* dans *Coco* : quels sont les portraits que vous mettriez à l'honneur ? Dans Tlön, que voudriez-vous ne surtout pas perdre de vue ? Pensez-vous à quelqu'un ou quelque chose en voie d'être oublié ? Vous-mêmes, pensez-vous être « souvenu », « perçu » ? par qui et pour combien de temps encore ?

J'aimerais tirer du film *Coco* une autre leçon sur la mémoire et l'identité. Ce film d'animation est consacré à la famille et aux bienfaits de la chanson. Là encore, les vertus de la musique peuvent être associées à des sortes de madeleines de Proust. C'est tout particulièrement le cas pour la chanson oubliée que *Coco* chante à la toute fin du film, pour son arrière-grand-mère silencieuse depuis une éternité. La chanson que lui chante son petit-fils est celle que lui chantait son papa, avant qu'il ne parte et que toute chanson soit bannie de la famille *Coco*. La

<sup>32</sup> M. PROUST, *Du côté de chez Swann*, Paris, Gallimard, 1988.

<sup>33</sup> J.-F. BOURGEOULT, « Le minotaure de la plaine » in *Contre-jour*, 2003 (2), p. 40.



réentendre, après tant d'années sans une note de musique, régénère en cette vieille dame un peu de vie oubliée : elle retrouve le sourire et même la parole – ou plutôt *les* paroles, celles de la chanson –, elle qu'on croyait pourtant éteinte et amnésique.



34

On retrouve ce type de témoignage dans les maisons de repos et de soins pour personnes atteintes de la maladie d'Alzheimer : la quête de ces choses susceptibles de faire l'effet d'une madeleine de Proust y est évidemment très courante et même cruciale. On le rappelle, elles servent en effet à « la sauvegarde » ou au « sauvetage » de nous-mêmes. Faute de pouvoir compter sur la mémoire volontaire de ces personnes Alzheimer ou amnésiques, faute de pouvoir compter sur le travail de l'attention que l'on attend de tous dans le monde de *Tlön*, on croise les doigts pour parvenir à « générer des souvenirs involontaires » – par le biais d'une chanson, d'une poupée, d'un objet ancien qu'on propose à la personne Alzheimer... c'est du moins ce que me raconte régulièrement ma mère qui travaille dans ce milieu et qui, plusieurs fois, m'a emprunté une poupée, une peluche, un bibelot qu'elle jugeait susceptible de « ramener [au Résident oublié] un petit morceau de lui-même ».

On pourrait filer l'image et dire qu'il revient à Proust, Rousseau ou Anton Ego de ne pas oublier d'où ils viennent, de ne pas oublier ce que la madeleine, la pervenche et la ratatouille leur ont rappelé d'eux-mêmes. Mais, dans la vie réelle, bien des choses nous échappent et nous ne maîtrisons que très peu cet art de l'attention. Malgré nos meilleures volontés, il nous est difficile de « faire tenir » les choses – c'est l'effet du grand vent de la conscience, dirait Sartre. C'est pourquoi certains objets, certaines sensations, certaines expériences devraient être « remerciées » d'avoir sauvé, pour nous et malgré nous, ne serait-ce qu'un instant, des pans entiers de notre passé.

C'est d'autant plus vrai que, parfois, l'expérience « bénie » d'une madeleine de Proust vient titiller notre mémoire sans que nous parvenions à comprendre le message, à saisir la perche que le passé nous tend. Le narrateur de la *Recherche* nous en rapporte un très bel exemple lorsque, face à la vue de beaux grands arbres, il sent venir un élan tout droit venu du passé, une sorte d'impression de déjà vu, de « fantôme » d'autrefois... mais malgré tous ses efforts de réflexion et de mémoire, l'impression passe et le paysage cesse d'avoir ce goût particulier. Faute d'avoir su saisir « la madeleine », ce paysage redevient quelconque, quoique plus frustrant à regarder. Et les arbres semblent être, dit-il, des amis perdus, des disparus reniés.

Breur nous rapporte ainsi ce passage de la *Recherche* – l'épisode dit des « trois arbres d'Hudimesnil » :

« En descendant sur Hudimesnil, Marcel est pris d'un bonheur, qui reste cependant incomplet, quand il aperçoit, en retrait de la route en dos d'âne, trois arbres qui devaient servir d'entrée à une allée couverte... Il reconnaît ce bonheur comme analogue à celui que lui avait entre autres causé la vue des clochers de Martinville, (...). Les trois arbres recouvrent "quelque chose" pour le narrateur et empêchent en même temps de découvrir le sens de leur appel. Marcel les rapproche du passé comme si le sens de leur présence mystérieuse pouvait être contenu par la mémoire ("je ne pouvais arriver à reconnaître le lieu dont ils étaient détachés, mais je sentais qu'il m'avait été familier autre fois..." Tome

<sup>34</sup> Crédits de l'image et lien vers la vidéo : [https://www.youtube.com/watch?v=NnDHLxuy9u0&ab\\_channel=ImaginationInstitute](https://www.youtube.com/watch?v=NnDHLxuy9u0&ab_channel=ImaginationInstitute) (consulté le 01/03/24)



II, p. 77). Cette inaccessibilité attriste le narrateur, comme s'il venait de "mourir à lui-même ou de renier un mort...". Proust décrit cette rencontre de la manière suivante : Je regardais les trois arbres, je les voyais bien, mais mon esprit sentait qu'ils recouvraient quelque chose sur quoi il n'avait pas prise [...]. Ou les avais-je déjà regardés ? [...] Fallait-il croire qu'ils venaient d'années déjà si lointaines de ma vie que le paysage qui les entourait avait été entièrement aboli dans ma mémoire et que comme ces pages qu'on est tout d'un coup ému de retrouver dans un ouvrage qu'on imaginait n'avoir jamais lu, ils surnagent seuls du livre oublié de ma première enfance ? [...] Je ne savais pas.

Cependant ils venaient vers moi [...]. Je crus que c'étaient des fantômes du passé, de chers compagnons de mon enfance, des amis disparus qui invoquaient nos communs souvenirs. Comme des ombres ils semblaient me demander de les emmener avec moi, de les rendre à la vie. Dans leur gesticulation naïve et passionnée, je reconnaissais le regret impuissant d'un être aimé qui a perdu l'usage de la parole, sent qu'il ne pourra nous dire ce qu'il veut et que nous ne savons pas deviner [...]. Je vis les arbres s'éloigner en agitant leurs bras désespérés, semblant me dire : "ce que tu n'apprends pas de nous aujourd'hui, tu ne le sauras jamais. Si tu nous laisses retomber au fond de ce chemin d'où nous cherchions à nous hisser jusqu'à toi, toute une partie de toi-même que nous rapportions tombera pour jamais au néant". (...) j'étais triste comme si je venais de perdre un ami, de mourir à moi-même, de renier un mort ou de méconnaître un dieu. (Tome II, pp. 77-78) »<sup>35</sup>.

Peut-on retranscrire plus justement la frustration et la tristesse qui nous incombent sitôt que l'effet d'une madeleine de Proust disparaît sans avoir laissé la clé de sa compréhension ? Le travail d'attention aux choses est donc important, mais sans doute n'est-il pas, contrairement à Tlön, entièrement suffisant pour sauvegarder le passé.

### *Ces choses qui nous menacent*

D'un autre côté, on peut aussi se ranger du côté de Sartre et considérer que ces « revenants » que nous amène le souvenir involontaire sont des parasites, des menaces pour le « moi » actuel. Toute réminiscence n'est d'ailleurs pas bonne à vivre : certaines madeleines de Proust sont âpres à déguster et n'ont rien de la nostalgie heureuse. Dans ce cas, elles sont doublement menaçantes : elles menacent notre identité actuelle, mais en plus elles amènent avec elles des idées noires, des choses que nous aurions préféré oublier ! Par ces résurgences du passé dans le présent, nous sommes fragilisés dans nos convictions, dans nos projets, dans notre identité : nous pouvons être à nouveau celui que nous ne voulions plus être – un enfant vulnérable, un amant dépendant, un cœur brisé, un manipulateur, qui sait.

C'est ce que Breeur appelle des « liens parasites », des « kystes d'être » (voir suite). Si certaines choses peuvent sauvegarder de beaux passés oubliés, d'autres peuvent très bien ramener en surface de vilaines facettes de nous-mêmes et menacer la belle identité immaculée que nous nous sommes reforcés par la suite, couvrant du mieux possible les ruines de nos choix et de nos êtres passés. Ainsi peut-on avoir l'impression, malgré nos savants arrangements avec nous-mêmes et avec le temps, que « l'univers du moi profond est en réalité composé de moi hétérogènes, un chaos de fantômes anéantis et de temps hétéroclites »<sup>36</sup>.

Roland Breeur rapporte très bien ce sentiment de menace lorsqu'il mobilise la philosophie sartrienne, une philosophie qui (nous l'avons vu) insiste bien plus sur la menace de ces « liens parasites » que sur le bonheur de la sauvegarde et de la nostalgie heureuse :

« Ce lien singulier [que manifestent les expériences de souvenirs involontaires] impose une sorte de fidélité involontaire, inclassable, irrécupérable, qui ne contribue pas à la totalité du pour-soi mais la brise : il insiste comme identité muette, une mêmeté qui perfore l'unité ouverte du pour-soi [mode d'être de l'homme], insiste au cœur même de son rapport intentionnel avec les choses (...). Ce lien-parasite n'autorise donc nul retour confiant sur soi. Il perturbe l'ipséité du moi : y pousse comme un abcès que l'hémorragie qu'est la conscience s'obstine à crever. On serait même tenté de croire que son effort insoumis et rétif d'affirmer perpétuellement sa pure spontanéité ne fait que trahir son souci d'effacer ce kyste d'être, cette mêmeté ou cette passivité qui perturbe celle d'un Ego qu'elle [la conscience] s'était accordée »<sup>37</sup>.

<sup>35</sup> R. BREEUR, *Singularité et sujet. Une lecture phénoménologique de Proust*, op.cit., pp. 298-301.

<sup>36</sup> R. BREEUR, « Le sujet entre conscience et singularité » in *Klesis Revue philosophique*, 2011, n°20, p. 33.

<sup>37</sup> R. BREEUR, *Singularité et sujet. Une lecture phénoménologique de Proust*, op.cit., pp. 302-303.

## Conclusion

On le sent, l'identité et le temps entretiennent des rapports compliqués. Tous deux peuvent être difficiles à porter. Face à la succession des moi, aux fenêtres allumées, éteintes, éteintes et allumées, que faire ? L'ambivalence est de mise. Nous pouvons, nous le disions, perfectionner notre art de l'attention – un peu comme dans *Tlön*, pour ne pas oublier. Nous pouvons aussi, nous dit Sartre, avoir recours à des « trucages » pour ne pas se figer, ne pas s'aigrir, ne pas s'éteindre. Il nous incite à faire en sorte de « ressentir encore, malgré le vieillissement qui [nous] délabre, la jeune ivresse de l'alpiniste »<sup>38</sup>. Sartre veut encore gravir des montagnes, relever des défis, se dépasser. Ne pas s'assécher pour se sentir « soi », se sentir vivant, se sentir vibrer. C'est un peu l'*enivrez-vous* de Baudelaire :

« Il faut être toujours ivre, tout est là ; c'est l'unique question. Pour ne pas sentir l'horrible fardeau du temps qui brise vos épaules et vous penche vers la terre, il faut vous enivrer sans trêve. Mais de quoi? De vin, de poésie, ou de vertu à votre guise, mais enivrez-vous! Et si quelquefois, sur les marches d'un palais, sur l'herbe verte d'un fossé, vous vous réveillez, l'ivresse déjà diminuée ou disparue, demandez au vent, à la vague, à l'étoile, à l'oiseau, à l'horloge; à tout ce qui fuit, à tout ce qui gémit, à tout ce qui roule, à tout ce qui chante, à tout ce qui parle, demandez quelle heure il est. Et le vent, la vague, l'étoile, l'oiseau, l'horloge, vous répondront, il est l'heure de s'enivrer ; pour ne pas être les esclaves martyrisés du temps, enivrez-vous, enivrez-vous sans cesse de vin, de poésie, de vertu, à votre guise »<sup>39</sup>.

En guise de conclusion, je vous propose un dernier petit détour ainsi qu'un dernier exercice. Le détour, c'est celui d'une chanson française : *Si jamais j'oublie* de Zaz [2min22], l'exercice, c'est de faire comme elle – la liste de ce qui peut, face aux affres du temps qui passe, « nous rappeler à nous-mêmes », nous révéler.

<p>« Rappelle-moi le jour et l'année Rappelle-moi le temps qu'il faisait Et si j'ai oublié, Tu peux me secouer Et s'il me prend l'envie d'm'en aller Enferme-moi et jette la clé Aux piqûres de rappel Dis comment je m'appelle Si jamais j'oublie, les nuits que j'ai passées Les guitares et les cris Rappelle-moi qui je suis, pourquoi, je suis en vie. Si jamais j'oublie les jambes à mon cou, Si un jour je fuis,</p>	<p>Rappelle-moi qui je suis, ce que je m'étais promis Rappelle-moi mes rêves les plus fous Rappelle-moi ces larmes sur mes joues Et si j'ai oublié, combien j'aimais chanter Si jamais j'oublie, les nuits que j'ai passées Les guitares et les cris Rappelle-moi qui je suis, pourquoi je suis en vie Si jamais j'oublie les jambes à mon cou, Si un jour je fuis, Rappelle-moi qui je suis, ce que je m'étais promis</p>	<p>Oh oh oh ooh Rappelle-moi qui je suis Si jamais j'oublie les jambes à mon cou, Si un jour je fuis, Rappelle-moi qui je suis, ce que je m'étais promis Si jamais j'oublie, les nuits que j'ai passées Les guitares et les cris Rappelle-moi qui je suis, pourquoi, je suis en vie Rappelle-moi le jour et l'année »</p>
--	--	---

## Exercice 4

### Si jamais j'oublie [10min ou plus] :

En guise de « provision pour l'avenir », rassemblez sur papier ce qui, selon vous, est susceptible de vous rappeler à vous-même, de vous caractériser, de vous (r)animer... juste en cas d'oubli ! « Si jamais vous oubliez », que faut-il vous rappeler ?

<sup>38</sup> J.-P. SARTRE, *Les mots*, p. 196.

<sup>39</sup> C. BAUDELAIRE, « Enivrez-vous » in *Les petits poèmes en prose*.

## Sources et références

### Livres :

J. BORGES, *Tlön*.

R. BREEUR, *Singularité et sujet. Une lecture phénoménologique de Proust*, Grenoble, Millon, coll. « Krisis », 2000.

R. BREEUR, *Autour de Sartre. La conscience mise à nu*, Grenoble, Millon, coll. « Krisis », 2005.

M. PROUST, *à la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, tomes I à VII.

J.-P. SARTRE, *L'Être et le Néant*.

J.-P. SARTRE, *La Transcendance de l'ego*.

### Articles :

J.-F. BOURGEAULT, « Le minotaure de la plaine » in *Contre-jour*, 2003 (2), pp. 25-44.

R. BREEUR, « Le sujet entre conscience et singularité » in *Klesis Revue philosophique*, 2011, n°20, pp. 24-38.

R. BREEUR, « La preuve ontologique : Sartre et la conscience de l'être » in *Revue Philosophique de Louvain*, Quatrième série, tome 105, n°4, 2007. pp. 659-677.

R. BREEUR, « La matinée à Guermantes » in *Anales de phénoménologie*, 2005, pp. 71-93.

S. FADABINI, « Proust, La démystification du mirage d'identité » in *Cahiers critiques de philosophie*, vol. 13, n°1, 2014, pp. 165-184.

### Poèmes :

C. BAUDELAIRE, « Enivrez-vous » in *Les petits poèmes en prose*.

H. MICHAUX, *La vie dans les plis*.

### Audio-vidéo :

RATATOUILLE (Disney-Pixar, 2007).

COCO (Disney-Pixar, 2017).

Zaz, *Si jamais j'oublie* (2015).